

Le Fuyard

Verne retient son souffle, le bras tendu. Silencieux, il ne bouge pas plus qu'une statue. Aucun bruit ne doit trahir sa présence. L'animal est immobile au bord de la clairière, aux aguets. Il est splendide, sa fourrure courte impeccablement lissée sur son corps fuselé, les deux longues cornes surplombant une tête épaisse, aux grands yeux intelligents.

C'est un jeune mâle solitaire, âgé de deux ou trois ans. Il n'a pas encore réussi à fonder sa horde. Un peu comme Verne... Quel dommage de devoir l'abattre alors qu'il a encore toute une vie devant lui ! Pourtant, Verne a terminé la viande séchée et la nourriture lui fait défaut depuis presque deux jours. Cette belle proie est une ressource inespérée. Le jeune homme en salive déjà. Le sort de l'animal en est scellé.

Les doigts se relâchent doucement. Avec un claquement sec, la flèche part, filant droit sur sa cible innocente et inconsciente du danger. Une fraction de seconde avant d'être frappé à mort, l'animal entend le bruit de l'arme, devine la présence du chasseur. Il a juste le temps de redresser la tête avant que la longue tige empennée ne s'enfonce sans bruit dans son flanc, perçant la chair jusqu'au cœur.

Un sursaut, et tout est joué. L'animal se crispe, les yeux écarquillés. Puis, comme une marionnette que l'on lâche, le corps tombe lentement à terre dans une posture grotesque. Il griffe le sol de ses pattes arrières, dans un ultime effort pour se remettre

debout, pour retenir la vie qui le quitte à gros bouillons. Encore un soubresaut, puis la victime ne bouge plus.

Sans lâcher son arc, Verne descend doucement de l'arbre, sautant à terre sans un bruit. Il reste accroupi sans bouger une minute, observant encore un peu les abords. Il faut toujours rester prudent. Il lui a semblé tout à l'heure entendre le feulement d'un fauve. Si le prédateur suivait lui aussi la piste du cerf, Verne ne lui disputerait pas la dépouille. Il préfère encore laisser sa proie que de risquer sa vie. Mais il ne peut pas non plus perdre trop de temps à guetter les bruits.

En effet le fauve n'est pas, et de loin, la principale préoccupation de Verne. Il doit se presser un peu, sinon ses poursuivants finiront par le rattraper. Il ne tient pas du tout à être au milieu de la clairière lorsqu'ils déboucheront. Ils ne lui laisseraient pas la moindre chance de leur échapper encore. Et il a vu ce qu'ils ont fait à ses amis lorsqu'ils les ont capturés.

Souplement, il s'élanche, courant comme un fauve dans les hautes herbes, vers la carcasse du cerf. Arrivé à ses côtés, il s'agenouille aussitôt, à demi masqué par la végétation. Il récupère d'abord la longue flèche. Elle pourra resservir. Puis, sortant une dague, il s'attaque au cuissot. Le cuir, un peu dur, résiste d'abord, puis cède, laissant apparaître la chair tendre et rouge.

Encore quelques coups de couteau, et un gros morceau de viande, l'essentiel de la hanche, se détache au niveau de l'articulation. A regret, le chasseur regarde sa proie. Quelle tristesse ! S'il avait eu le temps, il aurait pu faire sécher le reste de l'animal, et il aurait eu à manger pour beaucoup plus longtemps. Quant à la magnifique peau, une fois tannée, elle aurait pu avoir de nombreux usages.

Mais il a déjà trop traîné. Il doit partir maintenant, il le sent. Et c'est à ce sens du danger, cette intuition inexplicable, qu'il a du plusieurs fois sa survie. Sans plus de regrets, il abandonne le cerf à peine découpé aux charognards. Il sait bien qu'ici, dans la forêt, rien n'est jamais perdu. Courant à moitié accroupi, il repart tout droit vers le couvert des arbres. Lorsqu'il l'a atteint, il se redresse et prend un rythme moins soutenu, ses foulées l'emmenant loin des herbes et du corps.

Maintenant que l'homme est parti, le lynx s'avance vers le cadavre odorant, attiré par l'odeur du sang et de la viande. Il a faim depuis longtemps, mais il connaît un peu les humains, et il sait devoir se tenir loin d'eux. Un seul de cette race, cela ne paraît pas dangereux... Et pourtant parfois, ils savent frapper à distance et déchirer les chairs avant que l'on puisse s'approcher suffisamment d'eux pour arriver à les jeter à terre. Il porte la marque d'une flèche qui a manqué de peu de l'handicaper suffisamment pour le faire mourir de faim.

Il avance avec précaution. L'homme n'est peut-être pas vraiment parti. S'il revenait ? Il est encore à plusieurs mètres du festin lorsqu'une troupe d'hommes peu discrète surgit des bois, entraînée par un énorme chien noir qui renifle bruyamment, le museau au ras du sol. D'un bond, le lynx s'écarte de la proie morte et file sans hésiter, la queue entre les jambes, vers la forêt salvatrice. Il ne s'arrête que plus loin, lorsqu'il s'estime hors de portée de la horde puante et bruyante. Il se met alors à la recherche de la trace du premier homme, celui qui tue des cerfs pour en laisser la plus grande partie aux autres. Celui-là est un homme intéressant !

Le chien s'est arrêté au pied d'un arbre, qu'il renifle plusieurs fois, tournant autour en gémissant. Les hommes attendent, un peu à l'écart, pour ne pas brouiller la piste. Ils ont l'air de barbares. Les cheveux longs et emmêlés, barbus, ils sont habillés de fourrures malodorantes et sales. Chacun d'eux porte au moins une arme, large hache de combat, épée courte et large, et des arcs de mauvaise facture.

Le chien saute, griffant le tronc de ses larges pattes. Il pousse un long aboiement, le museau levé vers les branchages hors d'atteinte. Puis, reniflant à nouveau le sol, il s'élanche dans la clairière, tirant derrière lui le colosse hirsute qui le tient en laisse. Les autres suivent, plus lentement, aux aguets et surveillant l'orée des bois. L'un d'eux, un arc à la main, reste en retrait, couvrant l'avancée de ses compagnons.

Le chien pousse droit vers le cadavre. Arrivé près du cerf abattu, il se jette sur la carcasse. De quelques coups de gourdin, son maître l'écarte de la bête, non sans que le chien n'en arrache un large morceau de viande. Les autres barbares arrivent. Ils se

mettent aussitôt à étudier le cadavre, discutant dans leur langue gutturale et sauvage. L'un d'eux, sans se préoccuper des autres, découpe des morceaux de viande fraîche. Dix minutes plus tard, les autres décident de continuer. Le chien, peu coopératif et furieux d'abandonner le succulent repas qu'il avait commencé, les mène sans enthousiasme. Il suit la piste de l'homme, reconnaissable en particulier au fumet du cuissot de cerf qui laisse parfois échapper quelques gouttes de sang. A plusieurs reprises, il mélange les traces avec celles d'un lynx, mais globalement les deux pistes semblent aller dans la même direction.

Verne ne les a pas attendus. Il a bien entendu les aboiements, mais ils sont encore loin. Il continue sa course. Comment font-ils pour toujours être derrière lui ? Il a utilisé toutes les ruses qu'il connaissait, et ensuite d'autres qu'il inventait. Plus de quatre jours de traque, dans cette forêt aux larges troncs, au sol truffés de pièges naturels créés par des éboulements ou des trous d'eau cachés sous les feuilles mortes. S'il arrivait à trouver un ruisseau, de l'eau courante, peut-être pourrait-il leurrer le chien et son odorat, brouiller définitivement la piste ou même simplement les rendre perplexes suffisamment longtemps pour qu'il soit loin, en sécurité, qu'il puisse enfin aller calmement terminer la mission.

Le vieux druide leur a bien expliqué. « Allez au Sud, traversez la forêt e, ligne droite. Lorsque vous trouverez le Cercle de Pierres, contournez-le par l'Ouest, sans vous en approcher. Ce qui y rôde n'est pas fait pour les hommes. Puis continuez jusqu'au Mur de Langorn, et alors tournez-vous vers l'Est. Fantorn sera alors à une bonne semaine de marche. » Puis il leur avait donné le talisman à convoier. Une chance que soit lui qui s'en soit trouvé porteur, songe Verne ! Sinon, la relique serait aujourd'hui aux mains des deux sœurs !

Ils étaient partis joyeux et décontractés, sans aucune crainte. Quatre amis, jeunes et fougueux, vivant leur vie sans souci du lendemain. Verne avait rencontré les trois autres quelques jours plus tôt, alors qu'il chassait en pleine forêt. Ils s'étaient bagarrés pour une laie abattue, puis avaient fraternisé en mangeant le gibier ensemble, riant de leurs ecchymoses. Tous sans le sou, ils

avaient décidé de rechercher ensemble des occasions d'aventures.

Verne n'avait pas vraiment compris. Ni ce qu'était l'argent, ni pourquoi partir à l'aventure. L'aventure était là, toujours et partout... Il vivait dans les bois depuis si longtemps qu'il ne se souvenait plus de quand datait sa dernière visite d'une ville, ni de laquelle il s'agissait. Mais si ses amis souhaitaient en visiter, il était prêt à les suivre...

Ils avaient quitté le Druide, riant de ses dernières recommandations. Ils avaient suivi dans la forêt une piste qui finit par disparaître dans les fourrés. Les autres s'en étaient trouvés gênés, pas Verne. La forêt est son amie, sa maison. Puis ils avaient taillé leur route vers le Sud, plus lentement, essayant de ne pas perdre leur direction. Verne, plus rapide, marchait devant, chassant et préparant le bivouac, les autres montant la garde la nuit. Leur groupe se soudait un peu plus chaque jour, et même Verne commençait à apprécier la compagnie des autres, même si leurs plaisanteries lui semblaient bien souvent complètement incompréhensibles.

Ainsi, ils avaient fini par atteindre l'ancien temple effondré et le grand cercle de pierres sombres. C'était tout ce qui subsistait encore de l'antique culte maudit qui avait infesté cet endroit au temps des Guerres Phénoriques. La balafre à la surface de la terre d'une des bouches qui avait vomi des Enfers ses horribles hordes. Mais il n'y avait plus rien à craindre aujourd'hui, le portail était effondré, le passage à jamais interdit, même si le druide craignait encore ce lieu.

Pourtant, il y avait des feux près des Pierres. Des personnes moins superstitieuses, certainement. Une troupe forte au moins d'une trentaine d'homme, sous une bannière ornée d'un corbeau et d'une colombe. Quand il y repense, Verne se demande s'ils n'auraient pas dû faire un plus grand détour, éviter les abords de l'emplacement maudit. Ils auraient dû se méfier, c'est sûr. Peut-être seraient-ils encore tous en vie...

Il hausse les épaules. D'abord, cela ne sert à rien de vouloir changer le passé, c'est de toute façon impossible. Ce qui a été fait ne peut être défait, et ses compagnons ne reviendront pas sur cette terre. Ensuite, la troupe était venue jusque là pour eux, pour

leur prendre la relique. Ils avaient posté des guetteurs partout et des sorts de détection tissaient une toile infranchissable sur tous les points de passage. Les quatre aventuriers n'auraient jamais pu échapper au filet tendu. Verne tout seul, peut-être ? Et encore, les deux sorcières sont très fortes, même si leurs troupes sont vraiment indisciplinées et plutôt sauvages.

Les jeunes compagnons avaient bien remarqué les guetteurs, les évitant en souriant, mais pas les pièges magiques. Verne avait eu plus de chance. Il n'avait pas été capturé comme les autres, car il pistait une proie pour le dîner. Etant plus éloigné du Cercle, il n'avait pas été détecté. Il avait soudainement entendu les cris d'alarme, le choc des armes, puis plus rien. Il était revenu sur ses pas, pour découvrir les restes de la lutte, mais pas de corps, malgré les traces de sang sur les feuilles mortes.

Il s'était retrouvé seul dans la forêt immense. Il n'avait pas été particulièrement ému, car c'est ce qu'il avait connu depuis aussi longtemps qu'il se souvenait. Mais il n'avait pas voulu laisser ses amis aux mains des barbares. Il les connaissait depuis peu, mais il leur devait secours, s'ils n'avaient pas été tués, ce qu'il espérait. L'absence de cadavres sur le lieu de l'attaque lui laissait un peu d'espoir. Il s'était approché du camp, certainement plus près qu'il n'était raisonnable, mais il avait réussi à passer inaperçu, une ombre perdue dans celles de la forêt.

Il avait alors découvert l'horreur au centre du camp. Devant la troupe assemblée, les deux sorcières jumelles avaient commencé à dépecer vivants les infortunés compagnons de Verne, les torturant pour leur faire avouer où se trouvait la relique. Ils avaient tenu bon pendant longtemps, Verne l'admettait, mais l'un d'eux avait fini par craquer en pleurant, et le dénoncer. Aussitôt, les autres s'étaient joints à ses cris, hurlant pour couvrir les paroles des autres. Ils devaient penser abréger ainsi leurs souffrances, et faire stopper ces tortures.

Mais les horribles mégères aimaient torturer. Elles avaient continué leur ouvrage sanglant en riant. Elles avaient même augmenté les atrocités, maintenant qu'elles ne risquaient plus de voir mourir leurs proies avant qu'elles ne se confessent. Les jeunes suppliciés hurlaient maintenant de douleur, suppliant et

pleurant, comprenant que tout espoir était perdu, que la seule inconnue était la durée de la souffrance.

C'était plus que ce que pouvait supporter le jeune homme. Il avait préparé sans se presser ses flèches et avait soigneusement visé les tortionnaires. Il avait lâché en rafale deux flèches, chacune d'elles visant le cœur d'une des sœurs. Hélas, les sorcières semblaient être protégées contre les projectiles, et ses flèches avaient été arrêtées en l'air, comme par un bouclier, et étaient tombées, inertes, aux pieds des deux femmes.

Alors, sans leur laisser le temps de réagir, les yeux noyés de pleurs, il avait repris son carquois et mit fin à la torture de ses amis par trois autres flèches. Celles-ci avaient frappé leurs cibles, éteignant les cris d'agonie des prisonniers. Le dernier frappé avait eu le temps de comprendre, et c'est le sourire aux lèvres qu'il avait regardé la mort filer vers lui. Ensuite, Verne s'était replongé dans la forêt, se promettant, pour ses compagnons, de terminer la tâche coûte que coûte.

C'est le lendemain qu'il avait compris, heureusement juste à temps, qu'il était pourchassé. Ils avaient presque réussi à l'encercler, lâchant leurs chiens infernaux contre lui. Il en avait mis deux hors d'état de nuire et emprisonné le dernier dans des branchages. Depuis, il fuyait devant la horde furieuse, sans prendre le temps de se reposer plus de quelques minutes, mangeant et buvant sans cesser sa course.

Ses poursuivants étaient incroyablement tenaces, certainement appuyés par la magie des sorcières. Ils avaient pourtant l'air de lourdauds, plus habitués aux tavernes et aux villes qu'à la forêt. Verne avait essayé de toujours garder le cap au Sud, vers le Mur, mais il n'était pas vraiment sûr de lui. Il devait souvent, pour tenter d'échapper à la horde, faire des écarts et de détours, pour tenter de les perdre et il avait peur de s'être un peu perdu.

La forêt soudain s'interrompt devant lui, s'écartant en laissant apparaître une large étendue d'eau sale qui s'écoule lentement vers l'Ouest. A plus de cinq cent mètres, la forêt reprend ses droits sur la rive opposée. Entre les deux, le courant paresseux génère des remous silencieux qui se déplace doucement à la

surface de l'eau verte en dessinant des formes éphémères sans cesse renouvelées.

Devant ses yeux, un poisson jaillit de l'eau, effectuant une pirouette en l'air, dans un éblouissement d'écailles argentées, pour retomber lourdement avec un bruit mouillé un peu plus loin. Au milieu de la rivière, deux oiseaux, en rase-mottes au-dessus de la surface, pêchent en plongeant. Non loin de la rive, un peu en amont, une large souche avance doucement, poussée par le courant, tournant lentement sur elle-même.

Hé bien ! Il voulait de l'eau, pour perdre ses poursuivants, mais là, c'est un peu trop... Il n'a aucune chance de passer à pied, et il ne sait pas suffisamment nager pour se lancer dans une traversée sans un support flottant. Il lui faudrait un esquif quelconque. Même cette souche là-bas ferait l'affaire. Mais aurait-il la force de l'atteindre ? Il vaudrait mieux qu'elle se rapproche encore un peu. En attendant, il marche le long de la rive, laissant volontairement des traces dans la terre humide de la berge, comme par accident. Au passage, il trouve une branche assez longue pour servir éventuellement pour pousser son futur esquif improvisé.

Enfin, il décorde son arc, rangeant ses affaires le plus à l'abri de l'eau possible puis, entrant à regret dans l'eau froide, il s'élanche en s'efforçant de faire le moins de bruit et d'éclaboussures possibles. A plusieurs reprises, il avale de l'eau, manquant de se noyer dans la panique provoquée. Finalement, il atteint la lourde souche. La contournant, il s'appuie dessus, maintenant à l'abri des regards de la rive et sans risque immédiat de couler.

Doucement, en essayant de ne pas faire de mouvements trop violents, il tente d'entraîner peu à peu la souche vers le milieu de la rivière. Le travail est extrêmement lent, la souche étant très lourde et gorgée d'eau. Heureusement pour Verne, le courant le favorise, et peu à peu la souche s'éloigne de la rive. Il finit par se rendre compte de l'inutilité de ses efforts et laisse la rivière faire son travail à sa place.

L'eau commence à le glacer. Grelottant, il grimpe sur les branches basses, laissant toujours le large tronc le cacher d'éventuels observateurs. Le soleil, frappant largement en ce

milieu d'après-midi, le réchauffe te le sèche. Il finit par tomber dans une sorte de torpeur, rattrapé par la fatigue de ces longs jours sans sommeil.

Il est réveillé en sursaut par des aboiements rageurs, provenant de la rive, en amont. Risquant un œil par-dessus la souche, il aperçoit ses poursuivants sur le bord de la rivière. Le chien parcourt le bord, la truffe collée à la boue, recherchant des traces du fuyard. Les hommes scrutent l'eau, le recherchant sans doute. Ils regardent aussi vers l'autre rive. Mais aucun ne jette même un coup d'œil vers cette souche à la dérive. Rassuré, Verne se rendort.

Le lynx, perché sur une branche, observe d'un œil torve l'agitation des hommes sous ses pattes. Il ne les comprend pas. C'est eux qui ont récupéré le cadavre tout à l'heure, quel besoin ont-ils de vouloir suivre l'homme aux flèches ? Quant à lui, il se gardera bien de se risquer dans l'eau. Il lui faudra bientôt reprendre sa chasse, seul. Il laisse sa tête retomber sur ses pattes, fermant les yeux. Bientôt, mais pas tout de suite. Seulement lorsque ses bruyants voisins seront repartis.

